

fut en route.

—Tu le sauras, quand nous serons chez la mère, rue Rébeval. En attendant, ce que vous avez de mieux à faire, tous les deux, c'est de pioncer ; je vous réveillerais quand il sera temps.

Bien que Prosper et Julie fussent fortement intrigués et eussent grande envie de connaître les nouvelles, ils n'insistèrent pas. Malgré eux, ils subissaient l'influence de cet enfant, dont la fermeté et la décision les surprenaient toujours.

—Descendons, fit Désiré au bout de trois quarts d'heure ; nous sommes arrivés.

—Mais pourquoi ne pas nous faire conduire directement rue Rébeval ? demanda Julie.

—Trop de précautions n'est jamais nuisible. Paye le cocher, grand frère, et filons à pied jusqu'à la boutique.

Quand ils arrivèrent, Louise Martin était couchée. Désiré frappa aux volets.

—Qui est là ? demanda la vieille brocanteuse, mettant la tête à la fenêtre.

—C'est moi, mère répondit Désiré, avec Prosper. Pas la peine de descendre. Jette-nous la clef par la fenêtre, nous rentrerons par l'allée du jardin.

Louise Martin laissa tomber une clef que Désiré saisit au passage malgré l'obscurité. Lorsqu'ils entrèrent dans l'arrière-boutique, Louise Martin était déjà descendue, vêtue d'un vieux jupon et d'un caraco, la tête couverte d'une marmotte de nuit, et tenant une bougie à la main.

—Qu'est-ce qu'il y a encore ? demanda-t-elle en se frottant les yeux.

—Vous allez tous le savoir, répondit Désiré. Asseyons-nous et ne parlons pas trop haut. Demain, nous aurons hérité, ajouta-t-il quand ils furent assis.

A ces mots, les trois auditeurs tressaillirent.

—Seulement, il faut bien mener sa barque.

—Parle, dit Prosper.

—Pourrais-tu écrire une lettre, en contrefaisant l'écriture de quelqu'un ?

—Il faudrait voir cette écriture, pour savoir si elle n'est pas trop difficile à imiter.

—La voici, fit Désiré, en sortant de sa poche la lettre qu'il avait volée, la veille au soir, dans le jardin du couvent de Saint-Maur.

Prosper prit la lettre et la lut.

—Qu'est-ce que c'est que cette lettre ? demanda-t-il.

—C'est une lettre de l'amoureux de mademoiselle d'Esparre, qui n'épouse le comte que parce qu'elle y est forcée.

Tous trois regardèrent Désiré avec stupéfaction.

—Où as-tu appris cela ? Qui te l'a dit ? interrogea la jeune fille.

—Deux conversations : une entre le notaire et le comte de Noiville ; l'autre entre le nommé Robert et votre sœur. Quant à la lettre, je l'ai " pigée " au vol.

Désiré raconta en détail l'histoire de la lettre accrochée dans l'arbre.

—Il n'y a pas pareil ! remarqua Louise Martin, avec une admiration contenue.

—Peux-tu, oui ou non, contrefaire l'écriture de ce parisien-là ?

Prosper examina la lettre avec attention.

—Oui, dit-il.

—Peux-tu écrire une lettre ?

—Oui, si elle n'est pas trop longue.

—Elle ne le sera pas. Et la signature ?

—La signature est facile. La mère, donne de l'encre, du papier, et va prendre, sur la tablette qui est auprès de mon lit, mes plumes de l'école.

Louise Martin plaça sur la table tout ce que son fils avait demandé. Elle ne pouvait se laisser de le contempler. Elle obéissait sans mot dire, fascinée par l'autorité réelle que déployait le gamin.

Prosper prit une plume qu'il trempa dans l'encre.

—Que faut-il écrire ? demanda-t-il.

—Voilà, ça mérite réflexion. Fais toujours un brouillon. Nous verrons après.

“ Ma chère Jeanne,

“ Oui, j'avais raison, et vous aviez raison comme moi. Je dois partir. Quitter la France, m'éloigner, attendant tout de l'avenir. ”

Désiré fit une pause.

—Il dicte comme un ministre, observa Louise Martin, le regard étincelant.

Désiré poursuivit :

“ Demain, je l'ai résolu, je partirai donc, laissant ici toute ma joie, tout mon bonheur, toute ma vie, mais je ne veux pas partir sans vous revoir, sans vous dire adieu.

“ Ce soir, à minuit, je vous attendrai dans le kiosque qui se trouve à l'entrée de la propriété Schoken. Vous pourrez sortir de votre retraite par la porte du jardin, et, suivant la ruelle qui conduit à la voie du chemin de fer, prendre le sentier qui longe cette voie et vous conduira au petit bras de la Marne, où l'on construit un pont. Vous trouverez une passerelle qui vous mettra sur l'autre rive.

“ Je vous attendrai, Jeanne. Et si vous ne venez pas, le lendemain, on trouverait mon cadavre dans la rivière, et c'est vous qui auriez voulu ma mort. ”

—Mais c'est insensé, tout cela, fit Prosper qui s'arrêta.

—Tu crois, mon bel ami ? répondit Désiré, d'un air narquois. Ecris toujours.

—Comment feras-tu parvenir cette lettre à mademoiselle d'Esparre ?

—C'est mon affaire.

—En admettant que Jeanne reçoive la lettre, elle ne se décidera pas à sortir du couvent, pendant la nuit.

—Vous êtes bien difficile à convaincre, monsieur mon frère. Jeanne ira très volontiers ; et son amie, la consolatrice à qui est adressée la lettre que tu tiens à la main, l'y conduirait au besoin. Mais ce sera inutile. Jeanne d'Esparre en tient pour Robert autant que toi pour ma future belle-sœur, ajouta-t-il en lançant un coup d'œil à la jeune fille.

Prosper n'était pas convaincu.

—Comment sortira-t-elle ? demanda-t-il.

—Elle a une clef.

—Une clef ! fit Prosper ahuri.

—Oui, une clef qu'elle m'a chipée.

En deux mots, il les mit au courant de la promenade nocturne de Jeanne dans le jardin.

—Bien, dit Prosper, je comprends. La demoiselle est pincée... elle ira à ce rendez-vous ; mais, où est l'accident qui doit nous livrer la fortune ?

—C'est encore mon affaire, dit Désiré ; Demain tu com-